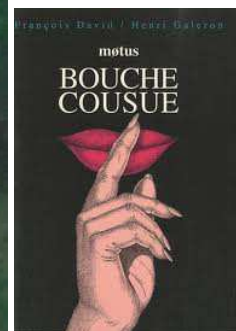
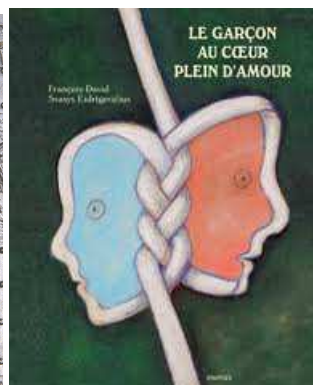
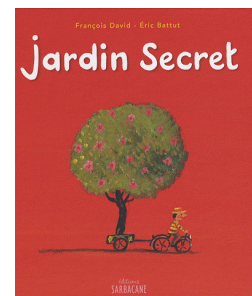
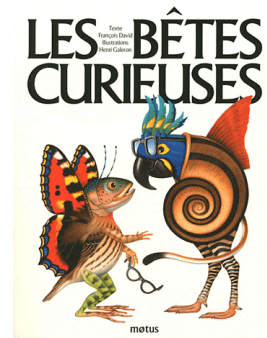
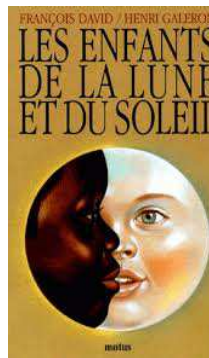
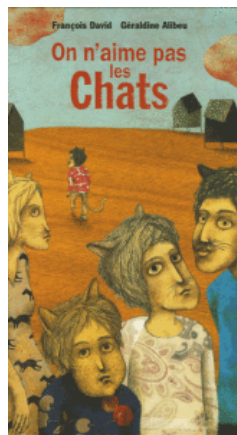
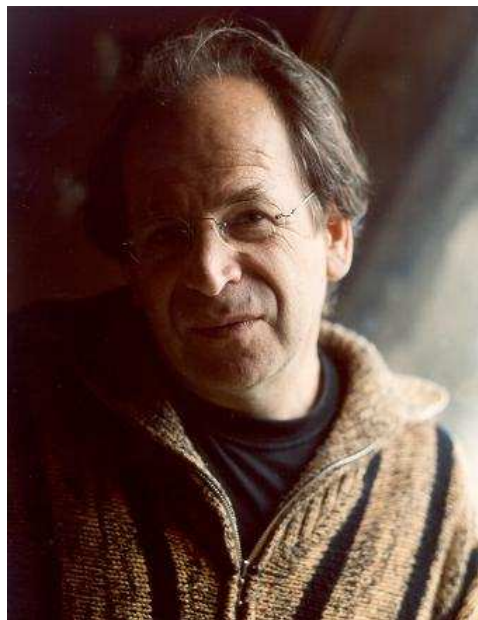


# FRANCOIS DAVID

AUTEUR - ÉDITEUR - POÈTE



## BIOGRAPHIE



F. David photo de Marc Solal

Né en 1950 à Paris, **François David** est père de trois enfants.

Il vit actuellement dans le Cotentin.

Créateur de la revue littéraire sur cassette "Voix", il est aussi directeur littéraire des éditions Motus depuis 1988.

François David se distingue par une langue toute en retenue et poétique, qui traduit des situations souvent graves et délicates. Ses oeuvres méritent une place de choix dans toute bibliothèque de jeunesse.

Personnalité atypique, à la fois auteur, éditeur, professeur de théâtre, François David est particulièrement sensible à la poésie, c'est d'abord ce genre littéraire qu'il privilégia avant de se consacrer exclusivement à la littérature pour la jeunesse.

Il aime sortir des sentiers battus, surprendre, publier des " poèmes-affiches ", proposer des " livres-objets ", publier des livres " inclassables "... Il travaille avec les illustrateurs les plus connus... H. Galeron, Eric Battut, Zaï,

La part laissée à l'imaginaire est immense et sa production connaît un vrai succès.

Ecrivain en littérature de jeunesse, on lui doit aussi plusieurs recueils de poèmes et de nouvelles.

En tant qu'auteur, une cinquantaine de livres, ont été publiés notamment chez Nathan, mais aussi chez Flammarion, Actes Sud, Bayard, Rageot, bientôt Albin-Michel et aussi chez des éditeurs de dimension comparable à Motus comme Lo Païs.

rédigé par Châteaubriant Actualités <http://www.paysdechateaubriant.fr> - 12 mai 2009

**Ref** : François David Landemer 50460 Urville-Nacqueville

Tél : 02 33 03 57 68 Fax : 02 33 03 55 36

Son site : <http://minisites-charte.fr/sites/francois-david>

# Notre invité : François David



Né en 1950 à Paris, François David vit actuellement dans le Cotentin. Créateur de la revue littéraire sur cassette "Voix", poète, enseignant pendant plusieurs années, il est directeur littéraire des éditions Motus depuis 1988. Ecrivain en littérature de jeunesse, François David a signé plus d'une soixantaine de livres pour la jeunesse dans des genres différents : poésie, conte, comptine, roman, théâtre... On lui doit aussi plusieurs recueils de poèmes et de nouvelles.

François David se distingue par une langue toute en retenue et poétique, qui traduit des situations souvent graves et délicates. Souvent récompensés, ses livres sont traduits dans de nombreux pays. Sans plus attendre, écoutons les mots de cet auteur à l'extrême modestie et sensibilité qui rêvait aussi d'être homme-grenouille.

## **- Que redoutiez-vous enfant ?**

De ne jamais pouvoir retrouver la lumière.

## **- Où écrivez-vous ? Quel est le lieu qui vous inspire le plus ?**

J'aime écrire face à la mer. Non pas pour la décrire ou pour m'en inspirer. Simplement pour ne pas la regretter ni la rechercher.

Mais en fait, je peux écrire n'importe où. Dans un café. Sur un banc. Dans le train. Pourvu seulement qu'il n'y ait pas la tyrannie du bruit. Or le silence, de plus en plus, devient un luxe. Comme l'eau.

## **- Quel (s) genre(s) de livre(s) vous tombe(nt) des mains ?**

Tous ceux qui ne sont pas des livres.

## **- Quelle utopie seriez-vous prêt(e) à défendre ?**

Un monde sans torture, sans ces comportements des hommes sur des hommes –indignes de toutes époques, mais encore plus de la nôtre- qu'Amnesty International révèle et dénonce. Des comportements pourtant souvent proches de nous.

## **- A quel "héros"/ personnage de fiction vous identifieriez-vous volontiers ?**

A un anti-héros.

J'aime aussi quand la notion de personnage est vague, par exemple dans les pièces de Nathalie Sarraute où les personnages se nomment F1, H1, H2. Cela permet paradoxalement au lecteur ou au spectateur de se retrouver bien mieux et bien plus librement que dans le réalisme.

## **- Quel est le sentiment qui vous habite le plus souvent ?**

Le doute.

## **- Vous arrive-t-il de côtoyer des êtres imaginaires ?**

Pas vraiment. En revanche, certains livres ont compté infiniment pour moi. Presque autant alors que les êtres réels que j'ai pu avoir la grande chance de rencontrer

## **- Que feriez-vous ou diriez-vous à un ogre s'il vous arrivait d'en croiser un ?**

Peut-être ce que j'ai tenté d'exprimer dans « Le Fils de l'Ogre ».

Mais je pourrais lui dire aussi : « Ne mangez pas les petits enfants, mais plutôt les gros cons brutaux ou pétris de certitude ! »

**- Qu'avez-vous conservé de l'enfance ?**

Le désir de ne pas la revivre.

**- A part être écrivain ou illustrateur, que rêveriez-vous d'être ?**

Homme-grenouille.

**- Selon vous, qu'est-ce qui fait vendre un livre ?**

Trop souvent, ce qui n'est pas le livre. Je préfère quand ce sont les mots du livre qui poussent à l'aimer, ou qui le rendent si important pour le lecteur.

**- Quel qualificatif vous colle à la peau ?**

Je trouve terrible tout qualificatif qui « colle à la peau » de quiconque. Je souhaite alors vraiment être un décolleur..

**- Quelle est la plus belle phrase qu'un enfant vous ait dite ?**

« Hein papa, les oiseaux, ça ne s'arrête pas aux feux rouges ? »

**- Quelle est votre définition du bonheur ?**

Plutôt que ma définition du bonheur, je voudrais évoquer celle de la vérité, dans un merveilleux petit film de Pasolini « Que sont les nuages ? »: « Tu sens quelque chose ?... C'est ça, la vérité. Mais il ne faut pas en parler. Si tu le fais, elle disparaît. »

**- Si vous aviez la possibilité de recommencer, que changeriez-vous ?**

Le début. Et un bout du milieu.

**- Enfant, quel genre de lecteur étiez-vous ?**

J'ai commencé à aimer lire seulement en classe de quatrième. Je ne me suis plus guère arrêté depuis..

**- Vis-à-vis de quoi vous sentez -vous impuissant ?**

La norme.

**- Quel est l'animal auquel vous ressemblez le plus ? Pourquoi ?**

L'oiseau. Il n'est pas sur terre, mais ne la quitte pourtant pas de vue.

**- Quel est le mot que vous préférez dans la langue française ?**

Le mot « murmure ».

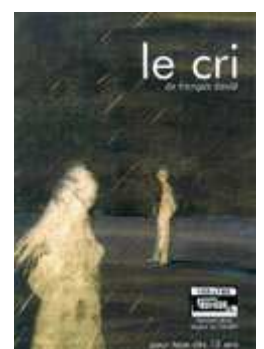
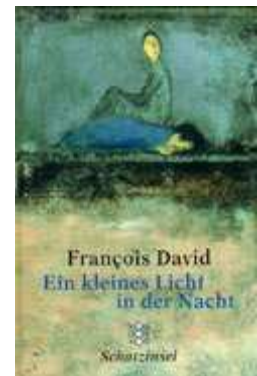
Mais aussi, j'aime l'espace entre les mots.

**- Que souhaiteriez-vous que l'on retienne de vous ?**

Un léger sourire à l'angle du regard.

Vos livres

**- Quelles est votre dernière sortie pour la jeunesse ?**



« Plus vrai que nature » aux éditions Syros.

**- Le(s) livre(s) de votre production qui ont compté le plus pour vous ?**

« Une petite flamme dans la nuit » (Bayard Editions) et « Le Cri » (Editions du Jasmin).

**- Quel est le thème que vous aimez davantage traiter ?**

Quand j'écris, je ne pense vraiment pas à traiter un thème. Mais lorsque l'on me pose des questions sur mes livres, je m'aperçois qu'ils évoquent assez souvent la différence, le rejet ou le racisme,

**- D'où est né votre premier livre pour les enfants ?**

Des histoires que j'inventais pour mes propres enfants, le soir, avant qu'ils ne s'endorment.

**- Sur quel projet travaillez-vous actuellement ?**

Une pièce radiophonique pour France-Culture.

**- Où et comment vous voyez-vous dans 10 ans ?**

Toujours plus près des nuages.



**Références**

**Quels sont vos livres "coups de cœur" ?**

Un très grand coup de cœur pour le magnifique, si fort et courageux album « L'île » d'Armin Greder publié en France aux éditions La Compagnie créative.

Les "incontournables" en littérature de jeunesse

Les livres publiés par [Harlin Quist](#), [François Ruy-Vidal](#), [Robert Delpire](#) qui ont tellement compté par leur créativité et par leur liberté.

Culture

**- Un film qui vous touche ?**

« Sonate d'automne » d'Ingmar Bergman.

**- Un musicien ?**

Tom Waits

**- Un lieu où vous aimeriez vivre ?**

J'aime vivre dans le lieu où, depuis des années déjà, j'ai choisi de vivre.



Littérature de jeunesse

**- Quels sont vos auteurs-illustrateurs de référence ?**

Comme auteurs de textes prétendument de « littérature jeunesse » : Marcel Aymé (pour les « Contes du chat perché ») et Pierre Gripari.

- Comme illustrateurs : [André François](#) et [Stasys Eidrigevicius](#).

En dehors de ce domaine (à mes yeux arbitrairement, et souvent faussement, tenu à part),

- comme auteurs : [Jules Supervielle](#), Fritz Zorn, Louis-Ferdinand Céline, Franz Kafka, Emmanuel Bove, Nathalie Sarraute, Samuel Beckett, Georges Hyvernaud et [Dino Buzzati](#).

**- Quels livres en littérature de jeunesse auriez-vous voulu écrire ou réaliser à la place**

## **d'un autre ?**

Les livres des auteurs déjà nommés. Et ceux de Roald Dahl aussi.

Je crois pourtant que c'est parfois la démarche contraire qui prévaut, que j'ai envie d'écrire justement les livres qu'il ne m'est pas possible de lire.

Actualité

### **- Votre dernière (bonne) lecture ?**

Pas tant une « bonne » lecture (ce que je ne recherche pas vraiment dans les livres qui, pour moi, comptent plus que cela), mais une grande lecture :

« La douleur de Manfred » de Robert Mac Liam Wilson

### **- Des sites ( sur les techniques graphiques, un auteur-illustrateur, une approche particulière du texte, de la littérature... ) que vous souhaitez recommander ?**

Le site du poète Alain Boudet <http://boudully.perso.cegetel.net/>

Site généreux et plein d'informations, de découvertes poétiques.

Et [Sitartmag](#), site à la fois précis, dense, ouvert et réactif sur les arts et la littérature, "jeunesse"... ou pas.

### **- Des phrases (devises) qui vous guident ou importantes pour vous**

« Ne demande pas ton chemin à quelqu'un qui le connaît, tu ne pourrais plus t'égarer ».

et ces deux phrases, légèrement modifiées :

d'après Achille Chavée

« L'humour... c'est la politesse du désespoir »

et d'après Jean Cocteau :

« Cultive ce que l'on te reproche, c'est toi. »

# Une maison d'édition dédiée à la poésie pour la jeunesse : Møtus

## Entretien avec François David



François David © Jacqueline David

**Annick Lorant-Jolly :** François David, vous avez fondé Møtus en 1988. Pouvez-vous nous raconter la genèse de cette aventure ?

**François David :** Auparavant j'avais lancé une revue littéraire sur cassettes qui s'appelait *Voix/e/s* : des nouvelles pour les adultes, avec des comédiens, des musiciens, des illustrateurs. Une entreprise difficile qui n'a duré qu'un an. Je voulais publier le recueil d'un poète et c'est comme cela que nous avons décidé de créer Møtus, une maison d'édition spécialisée en poésie – sous le statut associatif. Nous voulions publier de la poésie contemporaine pour les adultes – et exclusivement de la poésie brève. Mon idéal tient peut-être dans les trois vers d'Yves Bonnefoy :

« *Les mots comme le ciel,*

*Infini*

*Mais tout entier soudain dans la flaque brève »*

Et cela reste un idéal, essayer de faire court car moins on en dit, plus on laisse à ressentir, à imaginer.

**A.L.-J. :** Avec la maison Møtus vous êtes un éditeur de poésie pour la jeunesse reconnu par les professionnels et le public. Mais vous êtes aussi auteur

– de poésie, de théâtre, de nouvelles – et vous avez été enseignant. Votre activité éditoriale vous permet-elle de vivre ?

**F.D. :** Non, je n'en vis pas. J'étais enseignant, j'ai enseigné la littérature et le théâtre, maintenant je suis à la retraite. À Møtus je touche des droits quand je suis auteur, mais rien pour mon travail considérable d'éditeur, car c'est une association à but non lucratif. Et puis pour moi cela a été un choix, au départ, en tant qu'auteur, de ne pas avoir à dépendre de mes « revenus » littéraires. J'ai fait le choix d'avoir un métier à côté, pour conserver une totale liberté.

**A.L.-J. :** Votre œuvre en tant qu'auteur est considérable et vous publiez chez de nombreux éditeurs.

**F.D. :** Oui, chez vingt et un éditeurs différents, une centaine de livres.

**Manuela Barcion :** En-dehors de la poésie, et des romans, vous écrivez du théâtre ?

**F.D. :** Oui, et des pièces radiophoniques qui sont passées à France Inter, France Culture. Mais aussi plusieurs de mes textes ont été adaptés pour le théâtre. Et maintenant j'écris à nouveau pour les adultes.

**A.L.-J. :** Dans le nom de votre maison d'édition pourquoi ce symbole du ø barré, comme un doigt sur les lèvres ?

**F.D. :** Il est important de savoir se taire, de savoir écouter... Et j'aime les formes brèves. En littérature générale la forme brève c'est la nouvelle, un genre qui malheureusement n'est plus à la mode en France depuis pas mal de temps. Alors qu'historiquement, au XIX<sup>e</sup> siècle, il l'a été – voyez Maupassant par exemple. J'aime d'ailleurs beaucoup écrire des nouvelles. Donc, chez Møtus, pendant quatre ans, nous avons publié de la poésie pour adultes, treize recueils, dont le tout premier était *Littorines* de Michel Besnier, qui est devenu un auteur emblématique chez Møtus et qui figure aujourd'hui dans de nombreuses anthologies. Je pense en tout cas que l'originalité de notre travail d'éditeur de poésie, comme chez Cheyne éditeur, c'est que nous publions des textes inédits. Un choix encore peu courant et précieux en poésie jeunesse, car, pour pouvoir faire des anthologies il faut bien que les textes aient déjà été publiés ! Peu d'éditeurs encore aujourd'hui prennent ce risque.

**A.L.-J. :** Il y a eu *Le Dé bleu*, avec sa collection « *Le Farfadet bleu* »...

**F.D. :** Oui mais Louis Dubost a fermé sa maison d'édition.

**A.L.-J. :** Il vient de publier un nouveau recueil de poèmes inédits : *Des sourires et des pommes*, chez Cadex éditions et sous le label de la collection « *Le Farfadet bleu* ». Une bonne nouvelle...

**F.D. :** Cela dit la poésie pour adultes est un secteur particulièrement difficile, au contraire de la poésie pour la jeunesse qui fait preuve d'une belle vigueur. Pour en revenir aux débuts de Møtus, ces treize

recueils étaient des livres vraiment très beaux, sur un papier vélin de Rives en couverture, avec du Centaure ivoire à l'intérieur, et une présentation soignée. Et le tirage public se doublait d'un tirage de tête, encore plus sophistiqué, à cinquante exemplaires. Nous recevions un accueil critique très positif. Tout le monde trouvait ça remarquable. Cela ne nous a pas empêchés de rencontrer de sérieuses difficultés pour les vendre. Or Møtus est une association de bénévoles et, si nous ne faisons pas de bénéfices, nous ne pouvons pas travailler à fond perdu. Et puis, il faut que notre travail « fasse au moins du sens ». Peu à peu, Møtus a évolué vers l'édition jeunesse. Le point de départ pour moi a peut-être été un stage pour des enseignants sur la poésie contemporaine dans lequel je suis intervenu une journée. J'ai présenté – avec passion – la poésie contemporaine à ces stagiaires très intéressés et attentifs. Mais, lors du bilan, ils m'ont dit :

« Est-ce que la poésie contemporaine c'est pas trop compliqué ? Est-ce qu'elle ne s'enferme pas dans une tour d'ivoire ? Et finalement est-ce que Victor Hugo ce n'est pas mieux ? ». Même si j'adore Victor Hugo il y avait quelque chose d'un peu désespérant à entendre cela. Alors j'ai décidé de faire ce qu'on appelle des « poèmes-affiches » pour répondre à cette idée préconçue que la poésie s'enferme !

Pendant un an, dans la Manche, on a collé sur les murs des villes, dans les lieux de vie, chez les commerçants, dans les maisons de la culture... des affiches qui n'étaient pas à vendre, qui n'invitaient pas non plus à acheter quelque chose, ni à se rendre quelque part. Il y a vingt ans cela ne se faisait guère. On a eu des réactions passionnées.





« Les Livres »,  
Poème-affiche de François David  
et Bernard Vernochet



« L'ivre-objet »

Un bonbon-mot : « 0 % de matière grasse, 100 % de matière grise »



Chaque affiche offrait la rencontre entre un poète et un peintre. On imposait un carré, qui devait en principe être au centre pour qu'il y ait toujours un espace pour le poème.

Beaucoup d'artistes y ont collaboré. Je me rappelle une anecdote amusante : j'ai sollicité un jour André François et je lui ai expliqué que l'image devait tenir dans un carré, pour accompagner le texte d'un autre. Il m'a répondu : « J'aime pas les contraintes, j'aime pas les carrés, je ne vois pas pourquoi ce serait le texte d'un autre, alors que je peux très bien le faire moi-même ». Alors il a réalisé l'intégralité, texte et image, d'un magnifique poème-affiche.

**A.L.-J. :** Cette aventure a duré longtemps ?

**F.D. :** Non, ça a duré un an mais avec un impact très important, la poésie sortait de ses murs et rencontrait son public. Ensuite on a aussi réalisé des livres-objets. Pour les adultes. Par exemple *La Petite fille aux allumettes n'est pas morte* avec un poème plié en accordéon dans une vraie boîte d'allumettes, ou « L'ivre-objet » dans une bouteille. On en a vendu des milliers d'exemplaires. J'aimais bien que ces livres-objets ne soient pas des livres uniques ou tirés à peu d'exemplaires – comme les livres d'artistes – mais qu'ils soient faits à partir d'un objet du quotidien et qu'ils puissent être multipliés. En veillant à ce que le texte à l'intérieur soit un vrai texte poétique. Pas un gadget ! Après on en est venu à créer des livres-objets pour les enfants. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de ce livre qui s'appelle *La Poupée russe* : on prend la « poupée » et l'enfant lit à l'intérieur le petit poème, assez simple, que j'ai écrit : « Dans une poupée russe / Il y a une poupée à l'in-

térieur / À l'intérieur de la poupée de l'intérieur / Il y a une autre plus petite poupée / Si tu l'ouvres... » – et à ce moment-là, on l'ouvre – et dedans il y a la suite, le poème continue... Le poème se termine avec le plus petit des livres gigognes mais dedans il y a un petit rouleau où est écrit, avec les caractères russes « matriochka », et un autre poème, assez émouvant et très facile à lire. Au départ ça a mal commencé, une catastrophe ! Nous l'avons tirée, comme les autres, à 2000 exemplaires, et ça prenait beaucoup de place. Or Møtus, c'est dans ma maison ! Il y a un grenier qui était entièrement rempli de *Poupées russes*, mais ça ne suffisait pas... Il y en avait aussi plein dans notre chambre à coucher. On avait reçu 2000 *Poupées russes*, mais personne n'en voulait, ni les libraires, ni les bibliothécaires ! Heureusement l'affaire s'est débloquée grâce aux enfants. À chaque fois que je présentais *La Poupée russe* dans une école c'était un émerveillement. Les enfants trouvaient cela magique... de ce fait la situation s'est complètement renversée, et ce livre-là est depuis longtemps épuisé. On était peut-être trop précurseurs à l'époque. Il y a deux ans, *Livres Hebdo* a fait une page spéciale sur les livres-objets en mettant en évidence les nôtres. Le temps a fait son œuvre.

**M.B. :** Vos livres-objets ont donc eu finalement du succès.

**F.D. :** Oui, du coup on en a fait d'autres. Il y a *Dans ma valise*, qu'on a tiré à moins d'exemplaires parce qu'on le fait à la main, ou le *Miroir* avec le texte à l'envers. On a réalisé des petites boucles d'oreilles, un collier-poème, une broche. J'ai vu des femmes les porter dans la vie courante. J'aime bien que la poésie rentre dans le quotidien... Ou les « bonbons-

mots », sur un concept d'Aline Pirès, avec des quatrains dont il faut deviner le titre à l'intérieur de chaque « bonbon ». Par exemple : « On dit qu'il est en or / Mais c'est une rose / Un ruisseau de miel / À nos lèvres closes ». Le premier vers évoque une expression...

**M.B. :** Le Silence... ! Et il y a des bonbons à l'intérieur ?

**F.D. :** Non, il n'y a pas de bonbons ! Cela me rappelle une réaction amusante : On a plusieurs diffuseurs en bibliothèques pour ce poème-objet qui reçoit un très bon accueil. Quand on a envoyé « Les bonbons-mots » comme nouveauté, l'un d'entre eux nous les a retournés en disant : « vous avez fait une erreur : je ne diffuse pas de produit périssable ».

**A.L.-J. :** Par rapport à tous les livres que vous avez publiés, poésie pour adultes, livres-objets, etc. vous gérez l'ensemble de la chaîne de fabrication ? Y compris l'impression ?

**F.D. :** Au départ, oui. Même si nous ne sommes pas imprimeurs comme Cheyne. Comme les quatre premières années avaient été difficiles, nous avons été obligés de prendre ces considérations matérielles en compte. On imprimait nous-mêmes, avec les moyens du bord, sur notre imprimante, sauf pour les couvertures en couleurs. Mais quand nous nous sommes lancés dans la poésie jeunesse, nous avons commencé à vendre de mieux en mieux. Il y a vraiment un public. Par exemple *Le Verlan des oiseaux* de Michel Besnier a dépassé les 8000 exemplaires. Pour ses textes, on fait un premier tirage à 3000 et puis des retirages. Ce qui est quand même formidable pour des textes de poésie inédite.

Depuis six ans maintenant, c'est l'imprimeur qui tire tous les ouvrages de poésie. Et ce changement nous a permis de choisir un autre papier recyclé, plus épais, et encore plus joli. Mais c'est moi qui les compose ou, quand Henri Galeron illustre, c'est Annie Galeron – qui avait été directrice artistique chez Bayard – qui a la gentillesse de faire la composition des ouvrages.

**A.L.-J. :** Après ces livres-objets vous avez eu l'idée de créer une collection de poésie pour la jeunesse ?

**F.D. :** Un jour on avait donné une soirée au théâtre de Cherbourg, avec deux auteurs dont on publiait les livres : Jean-Louis Maunoury et Philippe de Boissy. Deux comédiens professionnels interprétaient les poèmes, un musicien avait fait un accompagnement musical. La salle était pleine et la soirée était un succès. Mais en dépit de ce succès, on a vendu très peu de livres. Jean-Louis Maunoury avait également apporté des textes écrits pour les enfants, j'enseignais le théâtre à de jeunes comédiens et ils avaient interprété ces poèmes. J'ai senti la réaction très enthousiaste du public. Alors on a publié *Bestioles et Bestiaux* qui est le premier livre de la collection « Pommes Pirates Papillons ». Et il s'est trouvé que ça a bien marché. Il y a eu ensuite *Les Contes de la bouche et de l'oreille*, vite réédités, etc. Et il est arrivé un moment où on ne pouvait plus tout assurer : les livres de poésie pour adultes et ceux pour la jeunesse. À partir de là, depuis 1992, nous nous sommes spécialisés dans la littérature pour la jeunesse.

**M.B. :** Comment vous est venu le titre de la collection « Pommes Pirates Papillons » ?

**F.D. :** C'est un petit clin d'œil à Baudelaire,

à ses *Petits poèmes en prose* avec cette triple allitération qui peut facilement être reçue et perçue par les enfants. Notre idée générale pour cette collection tourne autour de la formule d'Apollinaire : « J'émerveille ». C'est-à-dire que la poésie peut transformer le quotidien en quelque chose de beau, de passionnant et de joyeux. Apollinaire dans les tranchées a écrit « Merveille de la guerre ». Alors qu'il était menacé par les éclats d'obus, comme celui à cause duquel il a été trépané, il écrivait encore : « Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit ». C'est toute la force, la beauté de la poésie. Dans beaucoup de pays – la France moins, peut-être – elle est considérée comme essentielle. C'est ce qui reste quand tout a disparu. Jorge Semprun, dans *L'Écriture ou la vie*, montre dans un camp un homme murmurant, comme tout derniers mots, ceux d'un poème à l'un de ses compagnons en train de mourir. Et Günter Grass disait que plutôt d'être reconnu en Allemagne comme romancier, son plus grand honneur serait d'être reconnu comme poète. La poésie est un genre singulier, peut-être méconnu, mais en tout cas le genre premier.

**A.L.-J. :** Combien de titres avez-vous publiés dans cette collection et comment se fait le choix des auteurs ?

**F.D. :** Le dernier titre que nous avons publié est le vingt-deuxième, un livre de Thierry Cazals, *Un éléphant au paradis*. C'est le quatrième recueil de cet auteur paru chez Møtus mais son premier dans cette collection. J'ai découvert sur Internet un site consacré aux haïkus, une forme difficile en français. J'ai trouvé finalement un auteur chez lequel – pour une fois – ça sonnait vraiment juste. C'était un recueil pour les adultes, *Le Rire*

*des lucioles* et j'ai pris contact avec lui en lui disant : « J'ai lu votre livre et si un jour vous aviez envie d'écrire pour la jeunesse, nous serions intéressés ». Un an plus tard il nous a envoyé un recueil de haïkus pour la jeunesse, *Le Petit cul tout blanc du lièvre*, qui fait partie maintenant de la sélection du ministère de l'Éducation nationale. Nous recevons beaucoup de manuscrits, environ quatre par jour. Mais, au-delà, le travail d'un éditeur est d'être attentif, d'être en recherche. Thierry Cazals a une très belle écriture et en plus c'est un homme de grande qualité, qui anime avec une profonde attention des ateliers d'écriture pour les enfants. Il leur donne un nom de poète, comme font les Japonais, un surnom, qui les transforme en même temps. Et son site est vraiment différent des autres, un site sur lequel il y a du silence, qui permet plein de fines découvertes...

Sinon nous avons commencé par demander à certains des auteurs que nous avons publiés au début, notamment Michel Besnier, d'écrire pour la jeunesse. Les textes de Michel Besnier sont très accessibles et pourtant ce sont des textes formidablement écrits. La poésie pour moi c'est d'abord la musique d'un texte, sa mise en forme particulière. Et ce qui fait un auteur de poésie ce n'est pas le sujet, c'est sa manière, rare, de l'aborder.

**A.L.-J. :** Aujourd'hui votre collection propose une grande diversité de styles, pas seulement des formes brèves. Quels sont vos critères ? Votre choix paraît assez ouvert.

**F.D. :** Surtout pas de critère ! On pourrait penser qu'on cherche quelque chose de précis. Au contraire, nous cherchons ce qui est inattendu. Un poème doit avoir

une liberté totale, absolue. Peut-être même oublier le lecteur au moment où il est écrit. Après il y a l'étape – ô combien précieuse – des médiateurs du livre, comme vous ou les enseignants. Mais dans sa phase de création, il faut qu'un texte poétique ait été imaginé sans, comme on le dit maintenant, viser une « cible », ce mot horrible. Il faut qu'il y ait cette gratuité. Peut-être les auteurs que nous avons publiés sont-ils ceux qui nous ont proposé quelque chose d'inouï, mais dans une forme accessible, et souvent avec de l'humour – comme chez Thierry Cazals ou Michel Besnier, par exemple.

**A.L.-J. :** Oui, dans votre collection on trouve des recueils de poésie assez graves, d'autres plus cocasses.

**F.D. :** Chez Møtus, notre spécificité c'est de ne pas en avoir et de refuser toute ligne figée. À côté de « Pommes, pirates papillons » nous avons créé la collection « Mouchoir de poche », avec un format un peu plus encadré parce qu'on voulait répondre au reproche de faire des livres trop chers : un « Mouchoir de poche » coûte 4,50 € Il fallait donc qu'il soit petit, et en noir et blanc. Mais nous avons aussi publié le recueil d'Alain Boudet *Le Rire des cascades* hors collection, parce qu'il nous semblait différent. De même pour *Le Petit cul tout blanc du lièvre*, pour lequel nous avons demandé à Zaü – qui est connu pour être un coloriste – des illustrations en une seule couleur.

**A.L.-J. :** Est-ce que parfois il vous arrive de refuser une proposition d'un recueil de poésie, parce que vous pensez que ça ne peut pas être lu par des jeunes ?

**F.D. :** Si c'est un texte très intéressant mais pour les adultes on ne va pas le publier.

Par respect pour l'enfant. Il y a une double façon de le respecter : lui proposer des textes avec certains mots qu'il ne connaît pas et le traiter comme un vrai lecteur. Mais si un livre aborde un sujet trop difficile, avec des références culturelles qu'il n'a pas, c'est impossible, effectivement.

**A.L.-J. :** Vous avez un diffuseur ?

**F.D. :** Depuis quatre ans, nous avons un distributeur et nous sommes par ailleurs très bien diffusés en bibliothèque. Mais nous avons fait le choix de ne pas prendre de diffuseur en librairie, sauf une représentante sur Paris, et nous travaillons directement avec trois mille librairies en France, pour éviter le problème des « retours » qui ont coulé beaucoup de petits éditeurs. Møtus a maintenant vingt-trois ans, ce n'est pas mal pour un petit éditeur, et on veut pouvoir continuer. Nous avons la chance d'être bien soutenus par les médias, y compris la grande presse, ou France Inter, des revues spécialisées, la vôtre, mais d'autres aussi.

Et puis nous avons reçu des Prix, nous sommes sur les Salons, et j'interviens moi-même beaucoup. Ce qui fait qu'année après année les ventes n'ont cessé d'augmenter. La plupart de nos ouvrages sont tirés au moins à 2000 exemplaires et les deux tiers de nos titres sont réimprimés au moins une fois.

**A.L.-J. :** L'intégralité des vingt-deux titres est encore disponible ?

**F.D. :** Oui. C'est l'un des intérêts d'être publié en jeunesse. Un livre édité il y a quinze ans peut continuer à être lu aujourd'hui. Si, par exemple, l'album *Les Larmes de crocodile* était édité en 2011 il paraîtrait tout aussi novateur. Et puis les enfants se renouvellent, par définition...

**A.L.-J. :** Les livres de Møtus sont traduits à l'étranger ?

**F.D. :** Oui : au Japon, en Chine, Corée, Allemagne, Espagne, Angleterre... avec parfois des surprises : par exemple, un titre qui se vend moyennement ici, a été acheté par la République Tchèque.

**A.L.-J. :** Vous êtes en somme un éditeur pour la jeunesse heureux ?

**F.D. :** Oui, tout à fait, quand je vois que *La Tête dans les nuages* est publié dans tant de pays au monde qui s'émerveillent de notre livre... je me dis que Møtus se porte bien.

*Propos recueillis le 3 mars 2011*

*La Tête dans les nuages*, de François David et Marc Solal, Møtus





## **L'HOMME DE CŒUR**

**Personne ne le reconnaît plus**

**lui si tendu**

**il est patience**

**lui si têtu**

**il est douceur**

**lui si rugueux**

**il est caresse**

**sur ses lèvres**

**au lieu de cigarettes**

**il a des fleurs roses de tendresse**

**il lui pousse des oiseaux sur l'épaule**

**des marguerites sur la poitrine**

**C'est un amour !**

extrait de "Les hommes n'en font qu'à leur tête" de François DAVID et Olivier THIEBAUT

# François DAVID éditeur

En 1998, François David crée Møtus une maison d'édition tournée au départ vers les adultes autour d'un genre qu'il affectionne : la poésie. Aujourd'hui cet éditeur atypique et indépendant s'adresse principalement aux enfants et publie des livres souvent inclassables, de courtes histoires drôles, émouvantes en passant par la poésie bien sûr, des poèmes-affiches, des contes ou encore des livres-objets. Sans plus attendre découvrons cette maison d'édition qui aime surprendre et défend l'exigence et qui en 2008 fête leur 20 ans. Entretien avec François David, fondateur des éditions Møtus

## **La maison d'édition Motus a 20 ans. Un événement que vous allez fêter ?**

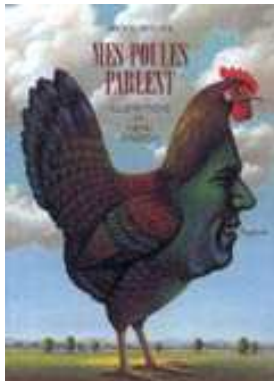
François David : Très simplement. Nous avons voulu marquer cet anniversaire en publiant un livre particulièrement soigné. Il s'agit de « L'enfant de la neige ». Il y aura aussi en novembre et décembre, quelques rendez-vous à Chartres : exposition d'originaux, de livres-objets de la maison d'édition, et des lectures de textes par une compagnie.

## **Au départ, Motus n'était pas dirigé vers la jeunesse. Pouvez-vous rappeler les raisons de cette évolution ?**

François David : La poésie trouvait difficilement ses lecteurs. Une nouvelle orientation s'imposait. Nous avons demandé à certains auteurs qui avaient déjà publié chez nous, des titres jeunesse. Comme à Michel Besnier par exemple.

## **La poésie est toujours présente chez Motus ?**

François David : Oui, car c'est le plus beau des genres. C'est une forme avant d'être une histoire. Une forme originale, musicale. La collection « Pommes, pirates, papillons » lui est dédiée. Nous avons, chez Motus, une préférence pour ce qui est court, et une grande méfiance vis-à-vis du bavardage. D'où le doigt sur la bouche : l'esprit et l'image de la maison d'édition. Avec la série de livres-objets, nous avons déjà, au départ, envie de faire découvrir la poésie autrement. Elle compte des titres qui ont bien marché et plaisent toujours. Ainsi « La petite fille aux allumettes n'est pas morte » (un poème présenté dans une boîte d'allumettes) a été réédité 7 ou 8 fois...



## **Combien de titres publiés depuis la création de Motus ?**

François David : Il y en a eu cent en vingt ans. Dont une soixantaine qui sont toujours disponibles.

### **Vingt ans après, qu'est-ce qui n'a pas changé ?**

François David : Le degré d'exigence et l'envie de faire des beaux livres : des titres qui font à chaque fois l'objet d'une recherche particulière et nouvelle. Nous essayons de créer des livres étonnants pour le jeune public, sans être hermétiques.

### **Y a-t-il des auteurs ou des illustrateurs présents depuis le début ?**

François David : Oui, il y a une petite famille de gens attentifs aux mêmes choses, qui partagent les mêmes exigences et degrés d'invention. Comme Marc Solal ou Michel Besnier. Nous donnons aussi leurs chances à des personnes qui publient chez nous leur premier titre.



### **Vous n'aimez pas l'idée de collection...**

François David : Non, car chaque titre est en quelque sorte inclassable. Mais il y a quand même des titres qui appartiennent à des collections. Nous avons ainsi lancé « Mouchoir de poche » il y a trois ans. Elle comprend 17 titres. Ce sont de courtes histoires drôles, émouvantes. Ici, on met l'accent sur l'auteur. C'est lui qui illustre le texte.

### **Vos prochains projets ?**

François David : Il y aura notamment un recueil de Pierre Albert-Birot, grand poète du XXe siècle et puis un nouveau livre de Michel Besnier illustré par Henri Galeron. Difficile d'évoquer les projets car on essaie de garder une certaine liberté et une place aux surprises.

Pascale Pineau

Mis en ligne en juin 2008 sur Ricochet



# Extraits de presse

## LE CRI

---

### **L'avis de Ricochet :**

« Le cri, c'est celui de la narratrice, Charlotte, une adolescente qui exprime par les mots une souffrance qu'elle ne peut plus contenir, celle de ne pas être regardée par les autres, et en premier lieu par ses parents, car ne pas être regardée, c'est ne pas être aimée et ne pas exister. François David prend à la lettre cette thématique du regard : à force de ne pas être vue, Charlotte aspire à disparaître complètement, et elle devient invisible. Elle devra son salut à une rencontre, celle de José, devenu invisible lui aussi à la suite d'un drame.

**Le sujet est admirablement traité, car la grande force de ce roman réside dans son style, François David a choisi la forme du monologue intérieur pour nous faire entendre les mots de Charlotte dans toute leur violence et leur incohérence parfois ; à mesure que la narratrice prend la parole, la confusion s'installe entre fiction et réalité, passé et présent, la frontière avec la folie n'est pas loin. L'auteur utilise aussi l'ellipse et la métaphore, joue sur le double sens des mots, laissant au lecteur le soin de lire entre les lignes. Le Cri est un très bon roman, remarquable par la qualité de son écriture, c'est assez rare dans les romans pour adolescents pour être souligné. »**

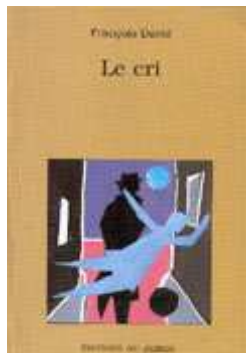
L'entretien de Ricochet au sujet du livre :

**<http://www.ricochet-jeunes.org/entr...>**

**L'article, l'analyse et l'entretien d'ADOS-LIVRES**

## Entretien avec François David

François David, directeur littéraire des éditions [Motus](#), signe des textes qui frappent toujours par leurs qualités littéraires, qu'il écrive pour les plus jeunes ou pour les adolescents, il surprend toujours son lecteur. Il a publié en 2002 aux [éditions du Jasmin](#) un roman fort et déroutant, [Le Cri](#). Rencontre avec l'auteur de ce roman atypique...



**Ricochet** - Comment présenteriez-vous le sujet du roman, en quelques mots?

**François David** - Charlotte, le personnage principal du roman, a l'impression que personne ne la regarde vraiment. Même dans sa propre famille. Pour elle, ne pas être vue, c'est ne pas être, tout simplement. Elle n'existe donc que par les cris secrets qu'elle lance pour exprimer cette souffrance d'être oubliée, même lorsqu'elle est présente.

**Ricochet** - La thématique du regard est très importante dans le récit puisqu'à force de ne pas être regardée, Charlotte, la narratrice, devient au sens propre invisible, transparente. A ce moment, le lecteur peut se demander si elle ne bascule pas dans la folie. Qu'en pensez-vous?

**François David** - Je n'en suis pas sûr. Ou alors, comme on dit être folle de douleur. Mais d'une certaine façon, devenir invisible, c'est aussi échapper à la folie. C'est du moins choisir au lieu d'accepter l'inexistence. La folie -en tout cas ce qui est vraiment de nature à la rendre folle- c'est de ne pouvoir être elle. A partir du moment où volontairement elle manifeste ce qu'elle était déjà " aux yeux des autres " (c'est-à-dire, ici, dans l'absence de leurs regards) elle se met paradoxalement à exister pour eux. Et certains commencent à désirer la voir...

**Ricochet** - Pour Charlotte, les mots sont une planche de salut, un moyen de se prouver qu'elle existe, mais auraient-ils suffi à lui redonner goût à la vie si elle n'avait pas fait la rencontre de José?

**François David** - Comme vous l'indiquez, Charlotte échappe à la non-existence grâce aux mots. En ce sens, le livre est peut-être aussi un hommage aux mots, à leur pouvoir de " survie ". Sans José, assurément, elle n'aurait pas pu avoir cette possibilité. Mais sans les mots, elle n'aurait jamais pu rencontrer José.

**Ricochet** - Pourquoi Charlotte et José se reconnaissent-ils l'un l'autre, qu'ont-ils en commun?

**François David** - Leur point commun, c'est l'habitude, pour l'un comme pour l'autre, de ne pas être regardé. Mais José, lui, est devenu invisible pour une raison très différente. Il a perdu tous ceux qui le voyaient et qui l'aimaient auparavant. Il a dû d'abord se cacher pour ne pas être vu pour les assassins de tous les siens. Puis, loin de son pays, il n'y avait plus personne ni pour le rechercher, ni pour désirer le re-voir.

**Ricochet** - Vous avez choisi, du début à la fin, d'adopter le point de vue de Charlotte, par le biais du monologue intérieur. Comment êtes-vous parvenu à vous fondre totalement dans le personnage?

**François David** - Peut-être que je porte une attention toute particulière... à l'absence d'attention. J'en suis témoin plus souvent que je ne le souhaiterais, chez les adolescents assurément, mais en fait pas seulement.... J'ai l'impression ainsi de deviner ce qui peut être alors ressenti.

**Ricochet** - En lisant [Le Cri](#), on pense à un autre roman, paru l'an dernier: [Mal à ma mère](#), de Clara Vidal. Le connaissez-vous?

**François David** - Non, mais je le découvrirai avec beaucoup d'intérêt.

**Ricochet** - Votre roman se tient tout entier par son style, en donnant la parole à Charlotte, vous utilisez un discours volontairement ambigu, imagé, qui peut sembler déroutant pour le lecteur. Pensez-vous avoir écrit un roman difficile pour des adolescents habitués à des récits plus formatés?

**François David** - Qu'est-ce qu'un lecteur, et surtout peut-être un lecteur adolescent, est en droit d'attendre d'un livre et d'un auteur sinon qu'ils soient, précisément, non formatés ? Et ce livre, s'il repose en effet sur une forme adaptée à la force du cri qui est poussé, n'est pas pour autant difficile à comprendre. Cela le dote, je l'espère, d'un intérêt supplémentaire. Ou, pour le dire autrement, ne serait-il pas, sans ce " style " privé d'un élément essentiel, heureusement totalement indissociable ? S'il " déroute ", j'aimerais que ce soit au sens de la merveilleuse formule de Franz Kafka (je cite de mémoire, mais c'est à peu près cela) : " Je veux qu'un livre soit comme la hache qui brise la mer gelée en nous. " En tout cas, jusqu'ici, le roman a été perçu avec une réelle intensité par les jeunes que j'ai pu rencontrer. C'est dans un incroyable silence, chargé d'une extrême densité d'attention, que j'ai lu chaque fois des passages du livre et dans les LEP au moins autant que dans les collèges ou dans les Lycées d'enseignement général.

**Ricochet** - La fin du roman reste ouverte, on ne sait pas si Charlotte pourra renouer des liens avec sa famille, était-ce important pour vous de ne pas dire les choses de manière définitive?

**François David** - Oui, assurément. Mais sur ce point, pour moi, ce n'est pas spécifique à ce roman. Il me semble qu'une œuvre peut déranger ou dérouter, mais qu'elle doit toujours ouvrir et, quand elle pose des questions, ne pas y répondre de façon restrictive afin de respecter, en chaque lecteur, sa différence et sa liberté.

Mis en ligne en juillet 2003 sur Ricochet

## Un auteur, une œuvre



**Rencontre avec François David, l'auteur du CRI, un magnifique roman sur le déficit d'amour qu'une jeune fille subit dans sa propre famille. Un texte paru aux Editions du Jasmin, un petit éditeur de Clichy en France.**

**LA REDACTION :** Depuis 1999, vous avez publié chez Nathan, une des plus grandes Maisons françaises, une petite dizaine de textes à destination des adolescents. Pourquoi avoir choisi une tout autre voie pour la publication du CRI ?

**FRANÇOIS DAVID :** Lorsque j'écris, j'essaie de ne pas penser à une collection. Un texte a, me semble-t-il, ses propres exigences qui dépassent les contraintes et les limitations que la notion de collection pourrait lui imposer. Après avoir terminé *LE CRI*, j'ai vu qu'il s'adressait à des lecteurs un peu plus âgés que ceux de la collection « Pleine Lune ». Je l'ai proposé aux éditions du Jasmin qui l'ont beaucoup aimé et souhaité le publier sans tarder ainsi qu'un autre roman à paraître cette année.

**LA RÉDACTION :** Si vous deviez en quelques mots présenter *LE CRI*, qu'en diriez-vous pour persuader les professeurs de lettres de le faire lire à leurs élèves ?

**FRANÇOIS DAVID :** Le sujet du *CRI* est sensible, mais le texte prend toute sa force à travers les mots. Cette totale imbrication peut retenir l'intérêt de tous ceux qui savent qu'un roman n'est pas seulement une histoire, mais la forme qui s'impose pour la porter. Et les professeurs de lettres le savent plus que quiconque.

Le roman présente une jeune fille qui est, ou pense être, au-dessous de la ligne de privation d'amour. Ce n'est pas qu'elle n'est pas aimée : pour être aimée ou ne pas l'être, il faut déjà, au moins, être vue. Or, elle n'est pas regardée, ni par ses parents, ni par sa famille, ni même par ses camarades. A force de n'être vue par personne, elle en devient invisible vraiment. Et à partir de là, curieusement, vont commencer à chercher à la voir quelques-uns de ceux qui ne s'en souciaient jamais jusque-là. Mais au-delà de la situation de l'héroïne, c'est la façon dont elle hurle son désespoir, ses cris, que personne d'abord n'entend, qui font la singularité de ce livre.

**LA REDACTION :** Y a-t-il une part autobiographique dans *LE CRI* ? Ou cette œuvre est-elle l'unique fruit de votre imagination ?

**FRANÇOIS DAVID :** Tout est inventé et rien n'est inventé. J'ai été témoin de divers éléments que je raconte dans ce roman. Et en même temps (en même temps vraiment), tout est imaginé.

**LA REDACTION :** Dans votre roman, vous faites explicitement référence au célèbre tableau d'Edvard Munch dont vous avez, d'ailleurs, repris le titre. Cette œuvre vous a-t-elle inspiré à un moment ou à un autre ?

**FRANÇOIS DAVID :** A un moment du roman, l'héroïne évoque ce tableau. Elle dit qu'elle aurait aimé que l'artiste peigne le cri, et pas seulement les lèvres qui le poussent. Un ami m'a confié pourtant que cette œuvre de Munch produisait sur lui un incroyable effet. J'admire ce tableau pour ma part, mais sans ressentir la même chose que mon ami. J'aimerais que le roman provoque chez certains jeunes lecteurs ce que mon ami « éprouve » en regardant le tableau de Munch.

**LA REDACTION :** Dans votre roman, c'est toute la question de l'image de soi qui est traitée. Pensez-vous, comme certains, que ce qui compte dans la vie, ce n'est ni ce que l'on fait ni ce que l'on dit mais ce que les autres en pensent ?

**FRANÇOIS DAVID :** Je crois que l'on est souvent enfermé dans une image. L'habitude est

prise, dans des groupes, même les plus amicaux, à l'école, au travail ou en famille, d'être considéré(e) de telle ou telle façon. Et il semble qu'à partir de là, il soit difficile d'être perçu(e) autrement qu'à travers cette image, une fois qu'elle s'est ancrée. On ne « voit » plus (puisque le roman parle de l'invisibilité) l'autre : on ne fait plus que percevoir la réplique de son image. Comme s'il y avait une image devant son visage qui empêche de la (ou le) voir réellement. L'autre devient invisible si nous, nous devenons aveugles à elle, à lui, à qui elle ou il est, dans ses multiples facettes, mouvantes comme l'est la vie. Et on peut même réussir à s'enfermer soi-même dans l'image que l'on a compris que les autres s'étaient forgée. Être soi, être vivant, cela peut consister à se libérer de cette image. A s'en évader au risque sinon de se trouver englué(e) par elle.

**LA REDACTION : Pensez-vous qu'il y ait beaucoup de Charlotte parmi les adolescentes d'aujourd'hui ?**

FRANCOIS DAVID : Chaque fois que j'ai lu des pages de ce nouveau livre à des jeunes, il y a eu un silence d'une densité que j'ai très rarement connue. C'était dans des Collèges et des Lycées d'enseignement général, mais aussi dans des Lycées d'enseignement professionnel (L.E.P.) alors qu'on prétend souvent que ces adolescents n'aiment pas lire. Récemment encore, des élèves de L.E.P., croyant que je ne pouvais pas entendre, ont demandé à leur professeur de lettres s'ils pouvaient étudier ce texte.

Si le livre les touche tant, c'est peut-être, en effet, que beaucoup se retrouvent ou se reconnaissent en Charlotte.

**LA REDACTION : Dans LE CRI, l'attitude des parents de Charlotte est particulièrement remise en question. Estimez-vous que les parents aient une certaine responsabilité dans le mal-être de certains ados en 2003 ?**

FRANCOIS DAVID : Je ne sais pas si c'est propre aux parents d'ados en 2003 plus qu'auparavant. Les parents sont souvent même plus ouverts, plus attentifs qu'autrefois. Mais lorsqu'une adolescente ou un adolescent se sent, à tort ou à raison, moins aimé(e), ou pas aimé(e) comme elle (ou il) aimerait l'être, la souffrance est alors immense. Même – surtout – si elle (ou il) ne trouve pas le moyen de l'exprimer. Sauf à la crier. Et les cris retenus, ou ceux qui n'arrivent pas à sortir, sont sans doute ceux qui font le plus mal.

**LA REDACTION : Si elle n'avait pas croisé sur sa route Emilienne et José, Charlotte aurait-elle pu s'en sortir ?**

FRANCOIS DAVID : Je ne pense pas qu'elle s'en serait sortie, en effet. D'où l'importance de pouvoir aussi « voir » une Emilienne et un José quand on les rencontre.

**LA REDACTION : Votre roman se termine sur une note optimiste. Est-ce parce que vous vouliez avant tout faire passer aux jeunes un peu paumés un message d'espoir ?**

FRANCOIS DAVID : Je ne crois pas chercher à faire passer un message quand j'écris. La fin est ouverte, même si l'héroïne a été bousculée et poussée dans ses retranchements par celui même sur qui elle croyait pouvoir se reposer. Désormais, pour Charlotte, il y a des voies possibles. Là est l'espérance. Mais elle découvre aussi avec une grande surprise qu'il n'est pas tellement plus facile d'accepter d'être aimée que de croire ne jamais pouvoir l'être.

**LA REDACTION : Avez-vous en préparation l'un ou l'autre texte à destination des 12-18 ans ? Pouvez-vous nous les présenter en quelques mots ?**

FRANCOIS DAVID : Le nouveau livre édité aux éditions du Jasmin présentera des adolescents essayant de se trouver et de vivre dans des situations très difficiles. Ces conditions rappellent celles que connaissent des jeunes en certains pays où ils sont laissés à eux-mêmes ou bien exploités.

Un autre roman, *Une chienne dans le coeur*, doit paraître aux éditions Gallimard, dans la collection Folio Junior. Il montre les doutes qui assaillent une jeune fille. Ses parents divorcent. Elle soupçonne son père d'avoir voulu régler, sur le dos de l'animal qu'elle adore, son conflit avec sa mère.

Ce seront les deux prochains romans après *LE CRI*. Mais avant d'abandonner l'évocation de ce texte, je voudrais indiquer qu'il fait l'objet d'une magnifique adaptation par le Théâtre Rumeur\*, troupe suisse de Neuchâtel qui a déjà monté deux autres de mes textes. La troupe prépare une tournée en France. Elle a réalisé un extraordinaire travail. Et quelle gageure de tenter de faire voir l'invisible !

\* Le Théâtre Rumeur  
Verger rond, 34  
Neuchâtel  
Suisse  
Tél. 0041 72 14036

## LE CRI DE FRANCOIS DAVID : quand on n'existe pour personne, on peut juste crier au monde son profond désespoir !

• par Benoit Anciaux

A LA RECHERCHE DE SOI

### • Un défaut d'existence

Charlotte n'existe pas. Charlotte n'a jamais vraiment existé. A ses propres yeux, elle n'est rien : « J'ai l'impression de n'avoir jamais été » (p. 9). Il en va de même pour ses parents pour qui, depuis sa naissance, elle ne compte que comme un poids : « Quand il est entré, mon père ne m'a pas regardée. Il a dit à ma mère : "Si ce n'est pas malheureux !" Puis il a claqué la porte » (p. 8). Quant à sa mère, quand elles se sont retrouvées seules pour la première fois, elle s'est contentée de lui assener ces mots terribles, simplement ces mots terribles qui marquent à jamais le subconscient d'un être humain, aussi fort soit-il : « Oh ! Ce que tu as pu me faire mal ! ». C'est tout et cette phrase, elle l'a répétée longtemps jusqu'au moment où Charlotte, enfin, s'est endormie.

Pour des raisons que la narratrice-héroïne ne nous communique pas, ses parents voulaient donc un garçon et non une fille. Plutôt que d'apporter du bonheur à leur couple, elle rend, en fait, leur vie plus désagréable encore. Ainsi, quand, après moult hésitations, elle demande un jour à son père comment on fait des réussites, celui-ci lui répond sèchement : « Cela ne te regarde pas » (p. 11). Par cette attitude agressive, il ne fait que confirmer les craintes que Charlotte exprime quelques lignes plus haut : arrivée dans la pièce où il joue seul aux cartes, elle n'ose ni bouger ni tousser de peur de le déranger (p. 11).

Dès sa venue au monde, Charlotte souffre donc d'un défaut d'existence : elle n'est pas « celui » qu'elle aurait dû être. Elle ne peut s'assumer pleinement en tant qu'être humain et, dans son esprit, l'arrivée de son frère n'a, au fait,

rien arrangé pour elle : « Avant je pensais que je n'étais pas là puisqu'on ne souhaitait pas que j'y sois. J'étais venue par hasard. Par erreur. On attendait quelqu'un d'autre et c'était moi qui étais arrivée avec ma petite robe à carreaux dans le ventre de ma mère. Mais depuis que mon frère pas aîné est né, tout est rentré dans l'ordre. Il est arrivé enfin avec un peu de retard. Simple erreur d'aiguillage. Maintenant que je ne gêne plus personne, je suis encore plus gênée d'être ici » (p. 14). Pourtant, à l'instar de ses parents, elle veille constamment à ce que son frère soit heureux : « Je me consacre au bonheur de mon frère. Sans répit. Comme l'ouvrière d'une ruche dont la Reine serait un Roi » (p. 14).

Si la naissance de son frère cadet ne modifie en rien la vie de Charlotte, elle améliore, par contre, les rapports que ses parents entretiennent entre eux : « Depuis que mon frère pas aîné est né, tout est transformé. Mes parents ont cessé de se disputer. Il y a des fêtes. Et même, rien que des fêtes » (p. 13). Désormais, sa mère est plus gaie et son père ne rate plus ses réussites.

Et même, rien que des fêtes » (p. 13). Désormais, sa mère est plus gaie et son père ne rate plus ses réussites.

### • Crier

Parce qu'elle n'a pas le droit d'exister, Charlotte crie : « Je n'écris pas : je crie. Longtemps j'ai

pensé à tenir un journal. Mais j'y ai renoncé. Trop ridicule de m'écrire à moi-même. Et puis, s'il est découvert, ce n'est plus un journal intime. Donc crier » (p. 7). C'est sur cet aveu que s'ouvre *Le cri* de François David. Un véritable cri de détresse prononcé par une adolescente d'un peu plus de quinze ans qui, à un âge où la personnalité se construit vraiment, n'a de cesse de répéter, tout au long du roman, qu'elle est invisible.

Depuis la naissance de son frère, elle n'a le droit que de crier mais pas ce qu'elle voudrait : « Lorsque mon frère est né... quoi ? Qu'est-ce



que j'ai crié ? Je crie, mais je ne crie pas ce que je veux crier. '... mon frère aîné.' Celui que je n'ai pas eu. Celui que je n'ai pas su être. C'est moi l'aînée ! » (p. 12).

Au début, Charlotte crie à l'intérieur d'elle-même et puis, c'est chez elle qu'elle crie, de plus en plus fort, de plus en plus souvent. Au fil du temps, cependant, sa folie se fait plus en plus pressante et elle n'est plus capable de se contrôler : « Je crie de plus en plus. Pour ce qui s'est passé ou pour tout ce qui ne s'est pas passé. Je crie dans la rue. Je vais finir par ressembler à ces folles. Celles qui parlent toutes seules. Qui s'adressent à quelqu'un, on croit. Mais qui ne s'adressent à personne (...) J'aime bien ces folles. Elles ont raison. La seule chose qui compte, c'est de crier. Même si ça doit vous retomber sur la tête. De toute façon, moi je marche vite et personne ne comprend ce que je crie » (p. 38).

Si Charlotte résiste quelque temps à sa maladie, c'est sans doute grâce à Emilienne, la servante de la famille. Une fois celle-ci disparue, il ne lui reste plus qu'à assumer son invisibilité puisque plus personne n'accepte de la voir : « Quitte à être invisible, autant l'être totalement. Aller plus loin. Que ce soit un choix. Mon choix. Pour une fois. Pas disparaître qu'à moitié. Ne plus être visible du tout. Jamais. Même s'ils le voulaient, qu'ils ne puissent plus me voir. Oui ! Disparaître de leur vue. Il y a forcément un moyen » (p. 62). D'abord, l'adolescente prend le parti de ne plus rien manger mais, après un séjour à l'hôpital et un gavage forcé, elle se rend compte que cela ne sert à rien. Elle trouve alors une autre solution, moins « réaliste » et moins « corporelle » mais qui montre à quel point, par manque d'amour, elle finit par vivre en dehors de la réalité : elle décide de se transformer en pluie : « Oh ! Cette tendresse de la pluie. Comme elle te mouille. Se mouille aussi. Elle ose. Pas comme toi jusque-là. Maligne. Tellement plus maligne que toi, la pluie. Oh ! Oui ! Devenir elle. N'être plus que pluie. Mouillée. Trempée. Toujours plus humide. Etre. Etre enfin. De l'eau. A force d'eau ! Adorable averse ! Oh ! Vite ! Vite ! Vienne la pluie ! » (p. 65). Viennent la pluie donc et, pour Charlotte, la perspective d'enfin naître : « Tout près. Si près. Juste encore un peu. Je sens que je vais naître. Naître de la prochaine goutte. De la dernière pluie, peut-être. Bientôt née. Et cette fois, une naissance désirée » (p. 67). Une naissance qui lui permet, enfin, d'atteindre le but qu'elle s'est fixé : être invisible : « Je m'approche d'une vitrine et je regarde. Pas d'image. Je me pinçe le nez. Oui, j'ai toujours un nez. Je me pinçe le bout du coude. Oui j'ai toujours un coude. Mais on ne les voit plus. Même moi, je ne les vois plus. Une vieille femme approche avec un parapluie, puis une jeune mère qui pousse son landau. Je reste sous le porche du magasin. Si elles me voient, elles vont appeler la police et je risque d'être condui-

te dans un hôpital psychiatrique. Elles regardent vers moi, mais elles ne se mettent pas à hurler. Elles passent. Elles continuent leur chemin. Je suis invisible. Invisibile. Et je danse. Je danse. Je danse dans la rue » (p. 71).

Désormais, Charlotte est libre. Elle voit le monde mais le monde ne la voit plus. Elle fait ce qu'elle veut quand elle le veut : « Quand je le veux, je vais à la maison. Dormir à la maison. Je m'allonge sur mon lit. Après, je le relisse. Je découvre les creux. J'efface les plis. Et je vais dans d'autres maisons. Ni vue ni connue. Je regarde. J'écoute. J'apprends. Comment c'est chez autrui. L'intérieur d'autrui. Sa cuisine. Ses volets fermés. Je me balade. J'entre partout. Je ressors. Je cours. Je cours. Et je ne paye plus le cinéma » (pp. 84-85).

#### • Une rencontre déterminante

Un jour, dans un hôtel, Charlotte rencontre José, un être invisible pour le commun des mortels et qu'elle seule parvient à voir : « L'avantage d'être invisible, c'est que je vois. Moi seule, je vois. Quand personne ne voit. Et personne ne l'avait vu. Personne ne le voyait plus (...) Alors j'ai voulu qu'il ait une raison de disparaître. A défaut de paraître. C'est ce que je lui ai offert. Dès la première fois, je lui ai dit : 'Poussez-vous donc ! Vous m'empêchez de passer !' Pour qu'il ait l'impression de pouvoir gêner encore quelqu'un. Qu'il l'imagine au moins » (pp. 86-87). Dès le départ, l'adolescente fait exister José en s'adressant à lui. C'est sans doute la raison pour laquelle il est d'emblée visible à ses yeux. Après quelques rencontres quelque peu difficiles, ils finissent par se « voir » de façon régulière : « Maintenant, je vais le retrouver tous les jours. Des heures et des heures ensemble. Je ne savais pas qu'on pouvait rester si longtemps avec quelqu'un. Et ne pas se lasser. Je ne l'avais pas imaginé un instant » (p. 102). Pour la première fois de sa vie, Charlotte partage son temps avec quelqu'un. Pour elle, il s'agit d'une extraordinaire découverte mais elle ne supporte pas, cependant, qu'il la frôle. Toutes les tentatives de José pour rapprocher leurs « corps » échouent. L'homme voudrait tant la toucher et la voir mais la jeune fille résiste ; elle tient à conserver son invisibilité et elle sait ce qui attend José quand il l'aura vue. Mais elle finit par craquer : « Je me suis laissée avoir, laissée voir. Ça commence par une petite larme et après, ça ne s'arrête plus. Il faut que je me surveille de plus près » (p. 113).

Trop tard pour José ! Parce qu'il a juste entrevu Charlotte l'espace d'une larme, il devient, à son tour, visible aux yeux de tous : le voilà nu dans le salon de l'hôtel entouré du personnel qui se précipite pour le faire sortir. Pendant qu'il se cache sous une voiture, la jeune fille va lui acheter des vêtements. Mais José ne comprend

ni pourquoi il a cessé d'être invisible ni pourquoi il ne parvient pas à la voir.

Pour elle qui, à ce stade, contrôle la situation, il y a un risque à ce qu'il soit déçu en la voyant tout entière et ce risque, elle a peur de le prendre. Rejetée par tous depuis toujours, elle a craint qu'à l'instar des autres, il la rejette lui aussi. C'est alors qu'il évoque Emilienne et l'amour que la servante lui portait : « Et invisible ? Est-ce qu'elle t'aurait aimée comme moi ? ». Question cruciale qui prouve à quel point José apprécie Charlotte à sa juste valeur. L'adolescente comprend alors qu'il ne peut que l'aimer plus encore quand elle se matérialisera devant lui : « Je lui fais toucher ma joue. Sa chaleur. Je lui dis devine sa couleur. Je lui demande tu sais pourquoi. Pour qui. J'ai honte de mon courage et j'en suis heureuse, si heureuse que j'ai peur d'oublier ma honte et mon bonheur de cette honte envoyée pour José » (p. 121).

#### • Se montrer

Alors qu'elle a tout fait pour disparaître, Charlotte veut de nouveau exister parce que José voit en elle quelqu'un. Mais ce n'est pas si facile : « Il ne suffit pas de vouloir qu'il me voie. J'ai beau répéter que je ne désire plus être invisible, ce n'est pas cela qui va rendre l'apparence à mon corps. Je suis prise à mon propre jeu. Mon propre piège. Je me suis perdue de vue. Et j'ai crevé les yeux des autres. Je les ai rendus aveugles à moi (...) Moins je parviens à me retrouver visible, plus j'en ai envie. Pour me montrer à lui. Cette fois je suis sûre que je le veux. Je le veux et je ne le peux » (p. 122).

Cette « résurrection » du corps de Charlotte nécessite un travail que la jeune fille fait sur elle-même : elle doit s'accepter en tant qu'individu avant que d'autres puissent, à leur tour, voir son image : « Je me regarde et je me vois. Je vois dans mes yeux la stupeur d'avoir retrouvé un corps, mais au prix de l'avoir asséché. Endurci. Tout aussitôt une autre crainte. Et si ce n'était pas irréversible. Si à la moindre averse, à la moindre tempête, à nouveau... » (p. 126).

Charlotte a tellement peur d'un jour disparaître aux yeux de José : elle désire tellement qu'il la voie que le « miracle » se produit : « Il me regarde et il me voit » (p. 127). Et l'homme la regarde et la regarde encore : il découvre ses longs cheveux, son nez droit, ses lèvres minces et ses yeux caramel, il la trouve jolie et la jeune fille laisse passer des mots forts : « C'est fait. Et j'ai peur aussitôt. Peur qu'il m'aime moins à l'instant. Et une pire peur : peur de l'aimer moins fort, moi, sinon pourquoi lui avoir dit que je l'aime. Je me mords les lèvres. Je m'en veux. Si sottise d'avoir lâché le mot ! Je ne sais plus si je le pense ou si j'essaie de ressembler au mot que j'ai laissé passer entre mes dents » (p. 130).

Les jours passent et José ne part pas. Peu à peu,

Charlotte se sent rassurée. Ils s'installent ensemble et un premier conflit surgit entre eux : il veut qu'elle aille voir ses parents et qu'elle renoue le contact avec eux, pour eux. Mais elle refuse : « De toute façon, je n'irai pas. Je ne le PEUX pas. Impossible. Depuis que je suis de nouveau visible. Tu m'entends ? Même si je le voulais. C'est au-dessus de mes forces. Tu m'entends ? Jamais.' Je le crie. Je le crie plus fort. Si fort. Je le crie. » (p. 137).

Mais José ne lâche pas prise et, par amour pour lui, Charlotte lui promet d'y aller plus tard quand elle sera prête parce qu'elle aura moins peur. Mais lui veut qu'elle fasse la démarche immédiatement. Alors, elle se révolte parce qu'il ne la comprend pas et qu'elle l'imagine en gentil petit garçon dorloté par une mère attentionnée. C'est à ce moment que la vérité éclate : « [Ma mère] a été fusillée nue. Je ne t'ai pas tout dit. Ils violaient avant de tuer. Les gamines devant leurs mères. Et les mères devant leurs enfants. Moi, je n'ai pas vu ça. Tu as raison. J'ai de la veine » (p. 139).

Charlotte a honte, tellement honte des paroles qu'elle a prononcées quand elle ne savait pas. Elle pose alors un acte symbolique fort : « Je ne l'ai prévenu de rien. J'entre et je le regarde. Je le regarde me regarder. Je ne le quitte pas des yeux un instant, savoir s'il va me reconnaître ainsi, m'aimer toujours ainsi, sans mes cheveux, sans mes dents, sans mes sourcils. Tondue comme une amante de l'ennemi. Sauf que c'est moi qui ai choisi de me tondre. Je regarde mon étranger. Mais je ne lis rien dans ses yeux. Il ne laisse rien affleurer. Il ne sourdille pas. Surprise ou sourire ? Impossible à dire. Il me serre seulement longtemps. Très fort. Et puis, si doucement, il caresse le haut de ma tête rasée » (p. 142). En se faisant raser la tête et les yeux, Charlotte pose, en fait, un double geste : d'une part, elle fait, en quelque sorte, corps avec la mère de José et entre ainsi dans le passé de l'homme qu'elle aime ; d'autre part – et c'est plus surprenant – elle affirme s'être fait tondre pour avoir le courage d'aller voir ses parents, il s'agit, pour elle, d'exprimer sa nouvelle identité et de leur montrer qu'elle est quelqu'un, sans eux.

La première rencontre avec son père seul, dans la rue, est un échec. Il ne la reconnaît pas. Mais José la pousse à y retourner. Alors, Charlotte laisse éclater toute sa douleur : « Toi, le passé, tu veux le garder. Il te soutient. Tu t'y accroches. Malgré toute cette douleur à la fin. Sous les balles des fusils, il y avait le cœur de ta mère au moins. Mes parents, rien. Même si on leur ouvrait la poitrine. En tout cas, pas de cœur pour moi. Ni oreillette, ni ventricule. On ne pourrait pas leur percer. Dommage » (p. 146).

Enfin, José lui explique alors pourquoi cette visite à ses parents lui paraît indispensable : « Tant que tu n'y seras pas allée, je ne serai pas seul avec toi. Tes parents aussi qui seront là.



Entre nous » (p. 149). Face à l'explication de son ami, Charlotte est complètement perdue. Elle ne comprend pas ce qu'il veut dire : « C'est parti. Je hurle. Toute la nuit. Comme une chouette. Je hulule horriblement. C'est ça ou me fracasser la tête contre le béton. Je hurle interminablement. » (p. 149). Elle refuse de retourner dans la maison de ses parents et est prête à renoncer à sa relation avec José s'il ne cède pas. Cependant, elle pose un dernier geste qui, à lui seul, traduit toutes ses souffrances d'adolescente. Déguisée en clochard, elle fait la manche près de leur domicile : « Ce n'est pas moi qui suis là. C'est un garçon. Un garçon sale. J'en ai les vêtements. Le pantalon. Le blouson trop ample pour moi. Qui cache mes seins. Et la voix. J'ai réussi à modifier la mienne. La rendre plus grave. En tout cas, assez pour dire la phrase. La seule que j'ai choisie de prononcer. Et puis, on n'en parlera plus (...) 'A votre bon cœur, M'sieurs Dame.' » (pp. 151-152). Alors que son père et son frère veulent passer leur chemin, sa mère s'arrête et la reconnaît : « C'est toi, Charlotte ! C'est toi » (p. 153). C'est la victoire de l'amour maternel qui retrouve enfin son enfant...

#### D'AUTRES IDEES-PIARES

##### • Des parents qui ignorent

L'indifférence est parfois bien plus douloureuse que la haine ou la colère. Cette constatation – qui vaut pour bon nombre de relations humaines définitivement avortées ou mises entre parenthèses pour un temps – est particulièrement vraie au sein de la famille. Quand une mère ignore son enfant, elle le fait parfois plus souffrir encore que lorsqu'elle le déteste. Ainsi, après l'épisode du cours de musique, Charlotte déplore l'attitude de sa mère : « Maman ne prend même plus la peine de se mettre en colère à cause de moi » (p. 20). Et quand l'adolescente crie, très vite, elle fait comme si elle n'entendait rien : « Un cri ça ne se voit pas. C'est peut-être pour ça que personne ne l'entend. Sauf ma mère. Elle l'entend juste assez pour me dire d'arrêter de crier. Je continue. Et elle ne l'entend plus. Ou elle fait semblant. Alors je hurle. A me rendre folle. A me briser les tempes. M'éclater les tympans. Mais personne ne le remarque. Rien ne change. Tant de bruit à l'intérieur. Et à l'extérieur, R.A.S. » (p. 21). Mais l'indifférence des parents de Charlotte à son égard se manifeste également par la manière dont ils agissent systématiquement quand elle se trouve près d'eux : « Mes parents parlent devant moi comme si je n'étais pas présente. Ils ne cherchent même plus un prétexte, ils ne m'expédient même plus dans ma chambre. Ils se disputent devant moi sans façon. Ils parlent de l'avenir de mon frère (...) Et ils oublient tout le temps de parler de moi de-

vant moi. Comme si j'étais un paillason. Comme s'ils passaient le dessous de leurs semelles sur ma figure et qu'ils ne voulaient pas entendre mes cris quand ils s'essuient dessus » (p. 43). Pourtant, il est un domaine où ses parents s'intéressent à elle et Charlotte s'en étonne : « Ma cousine Nadège, en classe, a de bons résultats. Curieusement on s'intéresse aussi aux miens. Comme si les résultats scolaires avaient un pouvoir magique et qu'ils réussissaient ce prodige : me sortir de mon inexistence » (p. 24).

##### • Un immense isolement

Charlotte souffre d'une profonde solitude. En famille, elle n'a de contact ni avec ses parents ni avec Robert, son frère cadet. Seule, Emilienne la regarde. En dehors de la maison, l'adolescente ne fréquente que ses cousines et quelques autres filles avec qui elle ne partage pas grand-chose : « A part mes cousines, je ne vois personne. Sauf les filles des amis de ma famille. Elles ressemblent à mes cousines. Et en classe, les élèves ressemblent aux filles des amis de ma famille qui ressemblent à mes cousines. Bien sûr, il n'y a pas de garçon » (p. 30). A force d'isolement, Charlotte finit donc par détester l'humanité tout entière. Elle qui passe inaperçue aux yeux de tous, elle sait qu'en elle gronde une colère sourde : « Qui pourrait penser ? Cette flèche si acérée. Née du rien. Et pourtant si tendue. Comme si depuis des siècles, elle avait été préparée. Pour être placée là. Au centre de mon front. Comme un troisième œil. Il me semble que si je n'étais pas sur mes gardes, même un instant, la flèche partirait. Elle quitterait mon front. Et transpercerait. De part en part. Des êtres. Si jamais je m'abandonnais. Ceux que je rencontre, mais qui passeraient par hasard. Ils seraient atteints aussi par la flèche. Sans s'y être attendus » (p. 40). Et Charlotte craint le pouvoir de la flèche fichée en elle et qui, un jour, risque de partir : « A moi, je fais peur. Si peur. Si jamais la flèche partait. La flèche que je ressens. Moi seule, je la devine. Sans la connaître. J'ai peur. Si petite. Si menue. Qui d'autre pourrait se douter ? Ils vont leur chemin sans savoir. Sans m'apercevoir. Moi seule, je sais sa présence. Sa violence. Moi seule, j'ai tellement peur » (pp. 40-41).

##### • Une question d'image

N'existant pratiquement pas sous le regard des autres, Charlotte éprouve naturellement le besoin de se voir exister. Ainsi, au début du récit, elle trace déjà son image sur le macadam : « Je prends une craie et je me dessine sur le trottoir. Ça me fait bizarre de voir ma silhouette sur le bitume alors que je n'en ai aucune. Et puis vite vite je m'efface » (p. 15). Et un peu plus loin, elle observe son reflet en faisant les magasins :

« Je regarde dans toutes les vitrines. Pas pour m'admirer : oh ! non ! Pour vérifier si je suis là. Dans la glace, il y a tout le temps quelqu'un qui me rappelle quelqu'un. Si ce n'est pas moi, qui cela peut-il être ? (...) Je suis bien obligée de me dire que je dois être là, malgré tout, puisqu'il y a cette copie dans la vitrine, et qui agite une main si j'agite une main et qui me tire la langue si je tire la langue » (p. 35).

Mais, parfois, Charlotte aime tellement peu exister qu'elle se met à espérer que même son reflet disparaisse : « J'en viens à me regarder dans l'espoir que je vais dégoûter mon image de me voir. Oh ! Ce que je peux l'attendre, la glace de ce magasin qui refuserait enfin de me réfléchir ! Rien à faire. Le reflet est toujours là, fidèle. Ah ! Cette guttule du reflet d'une absente ! » (p. 36).

#### • Emilienne qui regarde

Heureusement, il y a Emilienne, la servante, pour qui Charlotte est une personne : « Ce n'est pas vrai tout ce que je crie. Tout ce que j'ai crié. menteuse. Il y a quelqu'un. Qui me regarde. Depuis le début. Quelqu'un. Quelqu'une » (p. 18). Ainsi, lorsqu'elle souhaite, comme son frère, apprendre un instrument, Emilienne propose de l'accompagner. Mais c'est compter sans la réaction sa mère qui est immédiate et sans discussion aucune : « En voilà assez ! Vous avez vos huit jours. Avec la nouvelle, on aura peut-être du linge mieux repassé ! » (p. 19). Une colère sans proportion aucune avec la proposition de la servante mais qui montre à suffisance à quel point l'adolescente compte peu au sein de sa famille. Heureusement, tout s'arrange en fin de compte – sauf pour les cours de musique, bien entendu – et Emilienne, finalement, n'est pas limogée.

Un jour, cependant, la servante tombe très malade. Elle ne reconnaît plus personne et ne communique pratiquement plus. Pour la première fois, elle ne voit plus Charlotte. Pourtant, juste avant de mourir, elle se met à parler : « Depuis des semaines, elle n'avait plus prononcé de phrases articulées et, tout à coup, elle ne s'arrête plus : 'Charlotte, où est Charlotte ? C'est Charlotte ? Charlotte !' J'ai beau la rassurer, l'embrasser, lui tenir la main serrée, elle s'inquiète encore : 'Charlotte ? Où est Charlotte ?' Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'être au monde. Je pleure. Pour la première fois de sa vie, elle ne le voit pas » (p. 45). C'est donc au moment où Emilienne est en train de mourir que l'adolescente a l'impression d'exister vraiment à ses yeux. Simplement parce que c'est elle qu'elle appelle juste avant de passer de vie à trépas. Par cet acte symbolique, elle la reconnaît, une dernière fois, en tant que personne et c'est essentiel pour elle lorsqu'elle se retrouve seule avec elle-

même une fois son « amie » disparue : « Je pense à Emilienne. De plus en plus. Quand elle était vivante, elle était près de moi. Non, pas 'près de moi' : avec moi. Quand elle était vivante, je n'avais pas à penser à elle. J'étais heureuse qu'elle soit là. Voilà tout. Ses derniers mots : son dernier cadeau... » (p. 59).

#### • Une mère qui s'inquiète... enfin

C'est au moment où Charlotte est « invisible » que sa mère s'intéresse enfin à elle : « Quand j'étais visible, j'aurais pu rester quinze jours inaperçue. Elle ne se serait pas inquiétée. Et là, tout de suite : 'Charlotte ! Où es-tu ?' Ne pas répondre surtout. Qu'elle ne recommence pas comme avec Emilienne. Je ne veux pas de garde-malade. Je ne suis pas malade. Je suis invisible. Ça n'a rien à voir. Circulez » (p. 74).

Mais, très vite, Charlotte craque. Elle ne supporte pas l'inquiétude de sa mère. Celle-ci l'emmène dare-dare chez le médecin qui constate son invisibilité mais ne peut rien faire. Gabriel le recherche alors s'il existe un « fille-invisibologue » mais c'est peine perdue, bien entendu. Elle prévient alors la police et les journaux sont à leur tour mis au parfum mais « heureusement, les journalistes ne peuvent photographier ni filmer la bête pour la passer au journal télévisé » (p. 80). Ils se lassent donc très vite et laissent tranquille la jeune fille.

#### • Edvard Munch

Un jour, alors qu'elle est invisible depuis quelque temps, Charlotte tombe à la bibliothèque sur un livre dont la couverture attire son regard : « Aujourd'hui, je n'ai pas choisi mon livre pour le lire. Plutôt pour le regarder. A cause de la couverture, je cherche le titre du tableau reproduit sur cette couverture : LE CRI. C'est un drôle de titre. LE CRI, même pour un tableau. Je me demande pourquoi le peintre n'a pas peint le cri. Il a peint la bouche qui crie. Moi, je voudrais que la bouche ouverte disparaisse et que je puisse entendre le coloris de son cri. Le tableau fait mal. Mais il est encore trop beau. Il y a encore quelqu'un qui est vu par quelqu'un, même en train de pousser un cri désespéré » (p. 81).

« Le Cri » d'Edvard Munch est un tableau impressionnant par la violence et la souffrance qu'il dégage. En lisant le livre de François David, on ne peut que ressentir la même noirceur que dans l'œuvre du peintre. Une belle leçon d'intertextualité que les adolescents prendront à bras le corps, comme souvent, surtout s'ils sont bien guidés par leurs prescripteurs !

# UN RÊVE SANS FAIM - F. DAVID

« L'un des plus remarquables albums de cette année. » (Lire et Merveilles)

« Un texte très fort... Des compositions très parlantes qui suggèrent... Un album nécessaire. » (Le Soir Bruxelles)

« Un texte magnifique, mais aussi bouleversant... Un illustrateur particulièrement talentueux. » (La Presse de la Manche )

« Très réussi. » (Livalire)

« D'abord l'objet, le livre, est très beau. .. Ensuite les illustrations d'Olivier Thiébaut nous étonnent par leur créativité et surtout leur puissance évocatrice... Le texte enfin est poignant, ni larmoyant, ni impudique, il dit les choses telles qu'elles sont, avec cette force poétique qui vous emporte le coeur mais vous donne aussi soudain un nouvel élan pour contribuer à apporter sa petite pierre pour un monde meilleur. » (La Tartine)

« Un livre rare et précieux. » (Rev' en Pages)

« La poésie des mots et des images s'empare avec pudeur et efficacité du sujet... Un livre sensible. L'un des plus forts que Motus ait publié à ce jour. » (Livre/échange)

« Dimension narrative puissante grâce au choix pesé des rythmes et des mots... Formidables illustrations. » (Lire pour le plaisir)

« Tout en retenue... Ensemble très original... C'est plein d'espoir ! » (Opalivres)

« Beaucoup de créativité dans cet album. Tout est équilibré de façon à donner de la force aux mots comme aux images. » (Chroniklivres)

« Délicatesse et poésie... A mettre entre toutes les mains. » (Manche Mag')

« Avec les enfants, il est possible de traiter tous les sujets, du plus léger au plus grave. Tout est question de moment et de forme, comme le montre cet ouvrage... Olivier Thiébaut a inventé un code graphique que l'on a envie de s'approprier... Et on retrouve ici tout le talent de François David à nous dire des choses importantes en peu de mots, sans nous culpabiliser... C'est un livre à s'approprier avec finesse... Il donne l'envie de parler ensemble de solidarité. » (Le Journal de l'Animation)

« Un ouvrage très réussi. Un rêve sans faim nous bouleverse. » (Encres Vagabondes)

« Un ouvrage qui devrait faire date... Une merveille. » (Ouest France)



<http://minisites-charte.fr/sites/francois-david/extraits-de-presse/article/un-reve-sans-faim-3824>

## LE GARÇON AU CŒUR PLEIN D'AMOUR

De François David et Stasys Eidrigevicius

« C'est un album saisissant. Il déconcerte, bouscule, gratte.

Un truc bouleversant. Un truc qui fait parler. Un truc qui dépasse tout, et de loin. Pourquoi tout me semble fade à côté ?

Stasys Eidrigevicius est un affichiste mondialement reconnu (chaque été, durant le festival d'Avignon, je passe devant un stand qui vend ses affiches, et chaque été, je dois m'arrêter, un peu sonnée par la force incroyable de ses images.)



François David interroge la manière d'aimer et dit beaucoup de choses sur la sensibilité et les autres.

(Madeline Roth, Citrouille et blog de la librairie L'Eau Vive à Avignon)

« Peu d'écrivains, peu d'artistes de par le monde ont été capables, sont capables de transcender l'interrogation sur l'identité de la personne à l'intention de enfants. Il y a eu et il y a de géniales exceptions : Stasys et François David avec *Le Garçon au cœur plein d'amour*. »

(Janine Despinette, Ricochet)

« Un conte initiatique puissamment illustré »

(Télérama)

« C'est une histoire belle et simple à la fois... Les mots sont justes. La magie opère. Les illustrations sont superbes elles aussi. »

(Hubert Lemonnier, La Presse)

« Un album impressionnant de maîtrise et de profondeur

(Danielle Bertrand, Ricochet)